

Marie-Christine Quentin

## **L'horizon arrêté**

Elle est entrée et elle a dit :

- Il faut déménager. Il faut quitter la ville. Quitter les rues. Quitter Paris. Et retourner à la beauté. La seule. La vraie. Celle des matins violines. Des perles de rosée sur la bruyère. Des oyats frissonnants sous la caresse du vent. Il faut retrouver l'arôme des ajoncs en fleurs et celui plus discret de l'épine noire. Le goût du sel sur les lèvres mouillées d'embruns. Le chant des vagues. Et la blancheur du clair de lune posé sur l'océan.

Les joues rosies par l'ascension des six étages, elle a jeté un regard assassin sur le petit appartement : le canapé aux coussins affaissés, les peintures défraîchies, le tapis élimé. Elle a repris son souffle et elle a dit encore :

- Rien n'est jamais fini. Chaque matin peut être un renouveau. Chaque instant un plaisir. Pour cela, il faut juste retourner à la mer.

Touché ! Elle a vu juste ! L'homme sur le balcon s'est détourné vers elle. Il a vu la lumière dans ses yeux. Une fulgurance sauvage aux reflets d'océan. Au fond de ses pupilles, il a vu danser une vague. Une seule. Mais de celles qui emportent tout. Et il lui a souri :

- Ah ! La mer ! Si vous saviez...

Bien sûr qu'elle sait. La soif de vent dans les cheveux. Le désir d'embruns qui se collent à la peau et y dessinent de petites îles salées. Elle sait cela. Comme elle sait le goût troublant de l'aventure. Et celui épicé de l'évasion. Elle sait le parfum de la mer et son chant envoûtant. La valse des dauphins et des poissons volants. L'appel des îles. Mais comme l'enfant qui chaque soir avant de s'endormir réclame toujours la même histoire, elle ne s'en lasse jamais.

- Racontez-moi, l'invite-t-elle à poursuivre en posant une main sur son épaule.

Mais déjà le vieil homme est retourné à son silence.

- Ce n'est pas un bavard, l'avait prévenue Elsa en lui confiant le dossier de l'ancien haut-fonctionnaire, et la clé de son appartement. Tout ce qu'on te demande, c'est de lui faire la lecture deux après-midis par semaine. Rien de plus. Tu entres – il sera probablement installé sur son balcon – tu t'assieds juste derrière lui en prenant soin de ne pas mettre un pied sur le balcon – il ne supporte pas – et tu lis. Et surtout ne t'offusque pas s'il ne te prête aucune attention. Il est comme ça. Pas possible de communiquer. Un vrai mur ! Il est plongé en permanence dans un monde qui nous échappe et n'appartient qu'à lui. Mais il paraît qu'il tient à ces lectures ! Alors, si ça peut te consoler, dis-toi que même s'il fait mine de t'ignorer, ta visite colore son après-midi.

Intriguée, elle avait parcouru les quelques lignes censées retracer la vie du vieil homme.

- Mais ce n'était pas qu'un haut-fonctionnaire ! s'était-elle exclamée. Un marin ! C'était avant tout un marin ! Un marin échoué dans la capitale, et tu t'étonnes qu'il ait l'air absent ?

Enthousiaste à l'idée de le rencontrer, elle avait ajouté à l'intention de la présidente de l'association de lutte contre l'isolement des personnes âgées :

- Quelqu'un a-t-il déjà tenté d'échanger avec lui à propos de ses anciens voyages ? Je suis sûre que ça pourrait marcher pour le sortir de son mutisme.

- Tu peux essayer si tu veux, lui avait répondu Elsa avec une moue perplexe qui en disait long sur ses pensées. Mais crois-moi : la mission me paraît aussi difficile que de saisir un cheveu avec un gant de boxe. À force de passer son temps à fixer le ciel, je crains que le brouillard se soit accumulé dans son cerveau.

Dépitée par l'attitude de l'homme qui semble l'avoir déjà oubliée, Amandine pousse un long soupir. Ainsi Elsa avait raison : l'homme est à la dérive. Et pourtant ce sourire, ces quelques mots lorsqu'elle a évoqué la mer. Un court instant elle y a cru.

- Vous ne voulez vraiment pas me parler de la mer ? tente-t-elle encore une fois avant d'ouvrir son livre. L'océan me manque tant ici...

Contre toute attente, l'homme se retourne de nouveau vers elle et lui sourit :

- Pardonnez-moi, je ne sais pas où j'avais la tête. Ainsi, la mer vous manque à vous aussi ?

La mer ! Longtemps il avait sillonné le dos des océans. De la Méditerranée au Pacifique, en passant par l'océan Indien, le Golfe Persique, la mer de Chine, les Caraïbes, l'Atlantique, le Grand Nord, l'océan Austral, la mer Noire et même les côtes africaines. Enrôlé à vingt ans comme simple matelot, il avait peu à peu gravi les degrés de la hiérarchie : quartier-maître, aspirant, capitaine de corvette, capitaine de vaisseau. La mer, c'était sa vie. Son univers. Bien meilleur capitaine en haute mer que dans les galères de la vie sur terre, il s'y était toujours senti plus fort. Et à sa place. Sur terre, il rencontrait trop de gens qui voulaient de lui des tas

de choses auxquelles il ne s'attendait pas ou ne savait pas répondre. En mer, aussi agitée qu'elle puisse être parfois, il se sentait toujours en sécurité.

Mais un jour, la chaîne de l'ancre avait glissé une dernière fois contre la coque en faisant retentir un raclement grinçant qu'il n'avait jamais oublié. Promu vice-amiral sans l'avoir demandé ni même souhaité, il avait accosté boulevard du Général Valin, au siège de l'État-major de la Marine nationale. Échoué dans un bureau où tout lui rappelait le monde qu'il venait de quitter – miroir hublot, coupe-papier en laiton orné d'une barre à roue, sans compter les nombreuses photos de frégates accrochées aux murs – il s'était retrouvé chargé de mener à bon port un équipage de secrétaires qui jamais n'avaient respiré le moindre embrun du large. Sur son immense bureau en bois de palissandre, les piles de dossiers à traiter avaient remplacé les cartes marines. Plus de sextants, plus de radars. Plus de jumelles pour observer le ballet des dauphins et les bonds majestueux des raies Manta. Sa vie désormais à quai avait pris l'allure d'un train infernal lancé à pleine vitesse.

Douze ans. L'escale avait duré douze ans. Douze ans de rendez-vous, de négociations, de compromis, de coups de coude et de crocs-en-jambe, de sourires de circonstance et de poignées de mains polies. Douze années au bout desquelles il avait cru pouvoir enfin réaliser son rêve : descendre de ce train immonde dont le terminus n'était qu'un trou noir, et devenir gardien de phare...

Mais sans doute que la marche était trop haute. Ou lui trop vieux. Il avait raté son atterrissage et s'était vu pousser vers la retraite.

- C'est fou comme on peut s'habituer à tout, conclut-il, un reste d'amertume caché dans l'ourlet discret d'un sourire. Ici, je suis capable de rester des journées entières à fixer l'horizon, comme jadis je fixais la mer.

Amandine s'est trompée. Elle vient de le comprendre à la clarté de son regard qui porte bien au-delà des toits et des nuages. Qui traverse le ciel en faisant fi du temps qui passe. Il est là l'univers du vieil homme. Dans l'océan de zinc hérissé d'antennes dressées comme des mâts, qui s'offre à son regard usé. Pour lui, nul besoin de déménagement. Il peut bien demeurer une année entière ancré sur son balcon en plein cœur de Paris. Il peut bien y rester toujours. C'est là et seulement là qu'il aime être. Loin des regards des autres, et le regard sur tout. Il a rejoint son rêve. Son bateau ivre. Son phare. Il y laisse divaguer ses pensées au gré des nuages qui se font et se défont en dessinant au-dessus de la capitale des cartes imaginaires. Non, nul besoin de retour à la mer pour ce marin, puisque la mer est là en permanence autour de lui. En lui. Jusqu'au fond de ses yeux couleur d'algue qui balaient l'horizon, pareils à deux fenêtres ouvertes sur l'océan.

Subjuguée, la jeune femme risque un pas sur le balcon.

- Vous me faites une petite place sur la passerelle ?

Un sourire lumineux irradie le visage du vieil homme qui s'écarte pour la laisser passer.

- Heureux de vous accueillir à bord, jeune moussaillon ! Quel sera notre cap aujourd'hui ?

Prenant appui au bastingage, Amandine brandit son livre.

- Et si on faisait un petit bout de route en compagnie de Bernard Moitessier <sup>[1]</sup> ?

*1 – Bernard Moitessier, navigateur en solitaire et auteur de « La longue route ».*